

**LES
MÉDICIS**

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Legault, Matthieu, 1983-

Les Médecins

Sommaire: t. 2. Les maîtres de Florence.

ISBN 978-2-89585-285-8 (v.2)

I. Médecins, Laurent de, le Magnifique, 1449-1492 - Romans, nouvelles, etc.

I. Titre. II. Titre : Le maître de Florence.

PS8623.E466M42 2013 C843'.6 C2013-940179-2

PS9623.E466M42 2013

© 2013 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Image de la couverture : sjharmon, iStock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairiequebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

MATTHIEU LEGAULT

LES
MÉDICI

LES MAÎTRES DE FLORENCE



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*« On fait la guerre quand on veut,
on la termine quand on peut. »*

NICOLAS MACHIAVEL

PROLOGUE

Florence, décembre 1469

Le visage empreint d'une lassitude et d'une fatigue palpable, Lucrezia Tornabuoni parcourait d'un pas nerveux l'un des longs corridors du palais Médicis. Malgré la chaleur émanant des nombreux foyers où crépitait du bois sans relâche, la grande demeure de la famille de Médicis était envahie par une humidité froide qui transperçait les os. Rien de surprenant, les derniers jours avaient été particulièrement pluvieux. Cela n'avait rien pour égayer le drame qui venait de frapper.

Pierre I^{er} de Médicis, qu'on appelait tout bas Pierre le Goutteux, venait de s'éteindre. L'ignoble arthrite déformante dont il avait presque toujours été victime avait eu raison de lui. Finalement, les craintes de Cosme, son père, se voyaient fondées. Le vieillard l'avait bien dit : son fils ne vivrait pas beaucoup plus longtemps que lui. C'était pour cela qu'il avait veillé à ce que l'éducation des enfants Médicis soit la plus stricte et la plus complète possible. Il savait que, de toute évidence, Laurent et Julien allaient devoir reprendre les rênes de la famille très rapidement.

Lucrezia avait toujours su que ce jour viendrait, bien entendu, mais il arrivait beaucoup plus tôt que prévu. Laurent n'avait que vingt ans et, malgré toute sa maturité, l'expérience lui manquait. Toutefois, ses plus grandes inquiétudes entouraient son jeune frère, Julien. Le garçon n'était pas prêt à assumer toutes les responsabilités qui allaient bientôt peser sur lui. Désormais, son frère et lui étaient à la tête de la famille Médicis. Les deux frères allaient devoir

faire leur place, puisque d'autres candidats au sein du clan, plus âgés et plus émérites, avaient déjà fait part de leur intention de succéder à Pierre. Bien sûr, officiellement, la place revenait aux enfants Médicis. Cependant, comme le savait parfaitement Lucrezia, lors d'une période de transition comme celle-ci, la capacité de gestion de ses deux fils serait inévitablement remise en doute. De plus, les «accidents» n'étaient pas rares lors de telles étapes cruciales. Après tout, ce serait la façon la plus simple d'évincer Laurent et Julien. Rien n'était impossible lorsqu'on faisait face à des hommes avides de pouvoir. Ce détail n'aidait certainement pas la femme à trouver le sommeil ces derniers temps.

En quelques mots, Laurent devrait bientôt démontrer au clan qu'il était capable de gérer la famille et, surtout, qu'il serait regrettable à quiconque de laisser sous-entendre le contraire. Heureusement, Laurent savait parfaitement ce que l'on attendait de lui. Cosme lui avait dit un jour qu'à la mort de son père il devrait prendre ses responsabilités. Il devrait montrer aux Florentins qu'il était le plus apte à les gouverner et, plus important encore, il devrait avant tout le prouver à sa famille.

Lucrezia s'arrêta devant l'une des nombreuses portes closes du palais. Maintenant qu'elle se trouvait juste en face de la chambre de son fils Julien, elle parvenait difficilement à masquer son malaise. En fait, elle avait tout bonnement envie de vomir. Comment son fils allait-il pouvoir se sentir rassuré si elle-même remettait en question ses capacités? Malgré tous ses doutes, le garçon était loin d'être un bon à rien, mais ce monde était si cruel. À contrecœur, elle s'apprêtait à le lancer dans une véritable fosse aux lions politique. Aussi aiguisée que puisse être son épée, un jour ou l'autre, une de ces bêtes aurait raison de lui. Lucrezia en avait l'horrible pressentiment. Et même si Laurent avait en lui cette soif innée de gouverner, c'était probablement le sort qui l'attendait également.

Après une longue respiration, Lucrezia frappa à la porte. Voilà, c'était fait. Elle ne pouvait plus reculer désormais. Bientôt, Julien

et son frère monteraient à bord du carrosse qui les attendait dehors et qui prendrait le chemin du couvent San Marco. Là-bas, ils devraient démontrer à une assemblée constituée des citoyens les plus distingués de Florence qu'ils étaient les mieux disposés pour les diriger.

La plus grande crainte de Lucrezia n'était pas qu'ils échouent – c'était peu probable vu le charisme de Laurent –, mais plutôt qu'ils y parviennent. Si c'était le cas, elle savait que ses deux fils seraient alors en constant danger jusqu'à la fin de leur vie.

* * *

Allongé dans son lit, Laurent déposa de nouveau sa lecture. Inutile de s'acharner plus longtemps, il n'arrivait pas à garder son attention. Il avait repris trois fois la même ligne, sans tout bonnement parvenir à suivre. Il se redressa et remit à sa place l'ouvrage d'Aristote qu'il tenait entre les mains.

Cela faisait des heures qu'il était réveillé, habillé et en attente de l'événement qui serait probablement le plus important de sa vie. Aujourd'hui, il devait prendre le pouvoir, c'était aussi simple que cela.

Laurent se leva, marcha jusqu'à sa commode et s'observa dans la glace suspendue au-dessus du meuble. Il ne doutait pas une seule seconde de ses capacités, mais il n'en demeurait pas moins qu'il s'estimait laid. Il arborait des traits pesants, peu raffinés, un nez disgracieux qui avait souffert d'une fracture apparente, et sa coiffure ne l'avantageait guère. «Si j'avais pu avoir la beauté de mon frère, j'aurais été parfait», pensa-t-il avec regret. De son côté, Julien était peut-être d'une grande élégance, mais il n'avait pas la moitié de la force intérieure qui habitait son grand frère.

Laurent, dont les yeux étaient toujours fixés sévèrement sur son reflet, soupira. Même malgré l'entraînement draconien auquel il s'astreignait, il se trouvait abominable. Son corps avait beau être affublé des muscles les plus désirables, sa tête lui paraissait ridicule.

Sa flamme, la jeune Lucrezia Donati, ne semblait pas se formaliser de ses traits qu'il trouvait si répulsifs. C'était peut-être ça, l'amour, Laurent l'espérait du moins. Pour sa part, il était tout bonnement fou d'elle. S'il ne devait aimer qu'une seule femme, ce serait indiscutablement elle. Il l'aimait depuis le jour où ses yeux s'étaient posés sur elle. Malheureusement, il ne s'unirait jamais à elle. Son mariage serait plutôt l'occasion d'une alliance avec une grande famille, et il ne comptait certainement pas s'y opposer. Jamais il ne décevrait Cosme, son grand-père et, surtout, mentor. L'homme était peut-être bien mort aujourd'hui, mais Laurent n'avait pas l'intention de déroger aux sages directives de son aïeul.

D'ailleurs, même si Laurent ne l'avouait pas ouvertement, il avait toujours préféré Cosme à son propre père. Il n'avait jamais réellement eu d'affinités avec Pierre. En fait, il avait souvent ressenti du mépris pour son paternel ainsi que pour son manque flagrant de convictions. Aussi étonnant que cela puisse paraître, Laurent avait toujours pensé que le plus grand handicap de son père n'avait jamais été physique. Non, son principal désavantage était plutôt d'ordre intellectuel. Il n'avait tout simplement pas eu en lui ce qu'il fallait pour diriger. Son apparence glanduleuse, résultat de son arthrite, avait aussi largement nui à sa cause ainsi qu'à celle du clan Médicis.

Toutefois, Pierre était mort. Aujourd'hui, c'était à Laurent de redresser la famille Médicis. Sous son règne, elle allait bientôt vivre ses heures de gloire.

Le cours de ses pensées fut brusquement interrompu lorsqu'on frappa à la porte. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : le grand moment approchait enfin.

Les gonds grincèrent et Virgile Darco, le chef de la sécurité, pénétra dans la pièce avant de refermer la porte derrière lui.

— Tout va bien ? interrogea Laurent en jetant un œil sur le nouvel arrivant.

Comme à son habitude, le soldat portait un gambison de cuir noir sous une légère armure teintée de rouge. Sur elle resplendissait fièrement le blason des Médicis.

— Tout est en ordre, monsieur. Le carrosse vous attend, votre mère se trouve auprès de votre frère. Julien paraît assez nerveux.

— Rien d'étonnant, mais tout se déroulera sans anicroche. Faites-moi confiance.

— J'ai toujours confiance en vous, rétorqua Virgile en déposant une main sur l'épaule du futur dirigeant de la République florentine.

Virgile arbora l'un de ses trop rares sourires pour l'occasion. «Ce laisser-aller est plutôt inquiétant», songea Laurent, mal à l'aise. Le soldat avait été un homme si aimable et si jovial tout le long de son enfance. Les choses avaient beaucoup changé. Virgile veillait sur lui depuis plusieurs années déjà, mais depuis qu'il était chef des Aigles, le groupe chargé de la sécurité des membres de la famille, il avait perdu son humeur espiègle. Les responsabilités qui pesaient sur lui l'accablaient, Laurent le voyait bien. Toutefois, personne n'était en mesure de faire un meilleur travail que lui.

— Tout se déroule comme prévu? interrogea Laurent.

— Comme vous l'aviez pressenti, lors de l'assemblée d'urgence, Thomas Soderini a été choisi pour reprendre les fonctions de votre père au palais de la Seigneurie. Vous avez donc eu raison d'ordonner que l'on fasse pression sur lui.

— Quels en sont les résultats? demanda Laurent en portant son attention sur la glace.

— Sans surprise, il a décliné l'offre immédiatement. Il a d'ailleurs fait savoir qu'il serait plus sage de désigner un Médicis pour succéder à votre père. L'idée d'un changement de gouvernement rend la population anxieuse, cela apporte toujours son lot de violence et d'instabilité. Dans la mentalité actuelle, c'est

ce que les gens veulent éviter à tout prix, et c'est surtout sur ce point que nous devons nous appuyer.

— Le vieux Cosme n'aurait pas dit mieux, souffla Laurent, amusé.

— Il aurait certainement trouvé des mots plus justes, rétorqua Virgile. Mais pour en revenir à l'assemblée d'hier, votre nom a été mentionné à plusieurs reprises. Bien sûr, la foule n'était pas unanime, mais beaucoup semblaient favorables à votre nomination ainsi qu'à celle de votre frère. Bien entendu, vous avez certains détracteurs parmi l'assistance, quelques familles bien décidées à vous mener la vie dure aujourd'hui. Par exemple, Francesco Pazzi et son oncle ont eu des commentaires très peu flatteurs à votre égard.

— Ils ne feront pas le poids. Et bientôt, ils regretteront leurs paroles.

* * *

Après d'interminables minutes à attendre, Laurent ouvrit l'une des portières du carrosse. D'un pas mal assuré, Julien de Médicis monta à bord. Le garçon de seize ans était suivi de près par Lucrezia Tornabuoni. Malgré la courte distance qu'ils avaient parcourue entre le palais et le véhicule, leurs vêtements étaient entièrement trempés.

— Il serait préférable que vous ne nous accompagniez pas, mère, remarqua Laurent en la dévisageant.

— Mais j'ai promis..., commença Lucrezia avant d'être interrompue par Virgile.

— J'ai bien peur que votre fils n'ait raison, une présence maternelle à l'assemblée ferait peut-être mauvaise figure pour certains. Nous savons tous que votre soutien est précieux, mais dans ce cas-ci, aussi désagréable que cela puisse être, il vaudrait mieux vous montrer discrète.

— Je veux que maman nous accompagne, Laurent...

Laurent tourna un œil sévère sur son jeune frère. Il n'avait pas besoin de parler pour que celui-ci comprenne qu'il n'avait pas son mot à dire.

— Je suis navré, mère, mais je vous promets que tout ira bien.

— Ne fais donc pas de promesses que tu ne peux être certain de respecter.

Après avoir jeté un regard sur ses deux fils, Lucrezia referma la portière du véhicule sans un mot de plus.

— Très mauvais conseil, rétorqua Laurent avec un sourire après le départ de sa mère. Cela fait pourtant partie de la vie politique, de formuler des engagements qu'on n'honorera finalement jamais.

— Toutefois, essayez donc d'en accomplir la majeure partie, voulez-vous bien ? Cela rendra mon travail moins périlleux, répliqua Virgile d'un ton qui se voulait blagueur.

Virgile se tourna et frappa sur la paroi de bois derrière lui. Le carrosse se mit aussitôt en branle. La route ne serait pas longue avant d'arriver à destination. Le couvent San Marco où devait se tenir le rassemblement n'était situé qu'à environ quatre cents mètres.

— Je ne veux pas y aller, souffla Julien en arborant une moue boudeuse.

— Bien sûr que tu veux y aller, tu ne t'en rends juste pas encore compte. Comme d'habitude, tu ne prends pas le temps de voir les choses dans leur ensemble. Tu penses aux responsabilités, qui ne seront pas si nombreuses dans ton cas. Tu oublies tous les avantages dont tu jouiras en retour. La popularité, par exemple, tout le monde sait que tu adores te pavaner.

— Je ne me pavane pas! rétorqua Julien en fusillant Laurent du regard.

— Et pourtant, sur ton passage, tu charmes tous ceux qui croisent ton chemin. Peut-être ne le fais-tu pas intentionnellement après tout.

Julien, déstabilisé par les paroles flatteuses de son frère, ne sut quoi répondre. Aux côtés de Laurent, Virgile voyait plutôt bien où celui-ci voulait en venir, mais s'abstint bien de le montrer.

— C'est justement sur ce charisme naturel chez toi que je comptais.

— Qu'est-ce que tu racontes? demanda Julien en fronçant les sourcils.

— Il y a une chose qui a toujours fait défaut à notre famille, un représentant! commença Laurent d'une voix inspirante. Un homme capable de rallier tout le monde, quelqu'un en qui on a aveuglément confiance...

— Et tu crois que je suis la personne toute désignée, lança Julien d'un ton plein de doutes.

— Bien entendu. Regarde juste en amour, je suis prêt à parier qu'aucune femme ne s'est jamais refusée à toi. J'ai bien honte de l'avouer, mais il est clair que tu as eu beaucoup plus de conquêtes que moi. Elles te fondent toutes dans les bras.

Julien acquiesça avec un sourire. Malgré son jeune âge, il était vrai qu'il n'en était plus à ses premières aventures.

— Les femmes sont folles de toi et les hommes t'envient avec respect, continua Laurent.

— Mais je ne comprends toujours pas où tu veux en venir.

— Notre clan a besoin d'un porte-parole, prêt à voyager pour représenter notre famille, autant en Italie qu'ailleurs. Je sais

parfaitement que tu n'es pas intéressé par la paperasse politique, tout le contraire de moi. Tu ne seras pas cloué à un bureau ; toi, tu voyageras, tu rencontreras en notre nom les grands dignitaires. Sans oublier que tu croiseras sur ta route de splendides femmes tous les jours qui tomberont en pâmoison devant toi.

Les yeux fixés sur son frère, Julien demeura silencieux. Laurent pouvait déjà voir que ses paroles faisaient leur chemin.

— La vie politique offre de nombreux avantages que tu ne peux même pas imaginer. Et contrairement à ce que tu sembles bien croire, tu es parfaitement capable de cadrer dans ce monde.

Une pensée traversa l'esprit du jeune garçon et son visage parut alors se défaire. « Il y a de la peur dans son expression », remarqua Laurent avec agacement.

— Nous avons joui de la même éducation, commença faiblement Julien. Les mêmes professeurs et les mêmes lectures, mais je ne suis pas comme toi. Tu penses toujours à tout et tu parviens à entrevoir les conséquences de chacune de tes actions avec justesse. Ce n'est pas pour rien que grand-père t'aimait tant, il voyait en toi l'avenir du clan Médicis, et il avait raison. Moi, je n'ai pas tes qualités et j'ai peur de faire des erreurs qui nuiraient à notre famille. D'ailleurs, tu sembles oublier que Florence est une ville qui ne pardonne pas. Nous deviendrons des cibles, bien des familles rivales voudront notre mort.

— Nous les écraserons avant même qu'elles songent à nous causer le moindre mal. Tu peux me faire confiance, je ne laisserai personne s'en prendre à l'un des nôtres. Et tant que je vivrai, mon frère, tu ne risqueras absolument rien.

Le carrosse s'arrêta brusquement devant le couvent San Marco. Ils étaient arrivés à destination. Malgré la pluie qui battait contre le toit du véhicule, ils pouvaient sans peine entendre l'agitation qui animait l'intérieur du bâtiment. Il devait bien y avoir une centaine de personnes, fort probablement plus.

Après avoir jeté un bref regard à l'extérieur, Laurent observa son frère. Les paroles qu'il venait de prononcer semblaient l'avoir calmé un peu.

— C'est une promesse de politicien? interrogea Julien en levant les yeux sur le futur dirigeant de la République florentine.

— Non, c'est un serment de grand frère, répondit Laurent en se mettant debout.

Les deux garçons se levèrent. Virgile en fit autant et descendit immédiatement du véhicule pour inspecter le périmètre. Des Aigles avaient déjà été placés aux quatre coins du couvent, mais on n'était jamais trop prudent lorsqu'il était question des Médicis.

— Alors, ça va aller? interrogea Laurent en posant une main sur l'épaule de son frère.

— Je crois que oui...

— N'oublie pas que je serai toujours là en cas de besoin, tu m'es précieux. Ensemble, nous allons accomplir de très grandes choses, j'en suis convaincu.

— J'en suis sûr, articula Julien d'une voix tout de même anxieuse. Allons-y!